



Norodom I^{er}, roi du Cambodge. Un Monarque asiatique protégé de la France.

Le nom de Norodom I^{er} est intimement lié à l'histoire des relations qui se sont établies, il y a quelque quarante ans, entre le Cambodge et la France. Déchiré par de longues guerres, le Cambodge ne formait plus qu'un état suzerain du Siam quand les Français occupèrent la Cochinchine. Ils ne pouvaient laisser le Cambodge aux mains d'une puissance qui aurait détourné le commerce du Laos et du Mékong sur Bangkok. Norodom, comprenant fort bien ses propres intérêts, se dégagea de la suzeraineté du Siam et se plaça sous le protectorat de la France, en août 1863. Rendons-lui cet hommage qu'il s'est toujours montré un allié fidèle et loyal.

Le cablogramme apportant, il y a quelques semaines, la nouvelle de la mort de Norodom I^{er}, roi du Cambodge, n'a pas dû surprendre ceux qui s'intéressent aux choses coloniales. Depuis des années, le roi, qui était de faible constitution, très petit, desséché comme un fumeur d'opium arrivé au dernier degré de l'intoxication, se trouvait dans un état de santé assez précaire. Dans ces derniers temps, une tumeur dans la bouche se déclara; un mois après, la parole devint très difficile. Cependant, Norodom croyait toujours à sa guérison, optimisme qui n'était pas partagé par son entourage. Tous les matins, les femmes du second roi, l'Obbarach, venaient au palais informer discrètement des nouvelles de la nuit et peut-être rentraient-elles en tremblant, à la pensée qu'il faudrait avouer au maître que le vieux monarque vivait toujours.

C'est que, malgré tout, il durait depuis longtemps, Norodom, et les cheveux de l'Obbarach devenaient blancs, en attendant cette succession de jour en

jour remise. Autant Norodom était petit et maigre, autant l'Obbarach est grand et robuste. Je le revois par la pensée, lorsqu'il pénétrait dans la tribune royale pendant la procession de l'éléphant blanc à Pnom-penh.

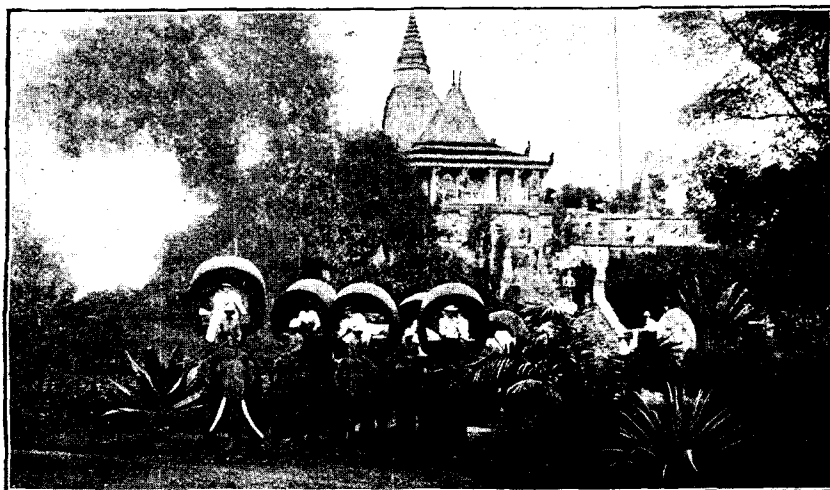
La garde sacrée des « Bakous », dont les lances reposent dans des étuis d'argent ciselé, entourait le monarque; les grands officiers et des dignitaires, à genoux, tenaient dans leurs mains les objets aimés du roi : la boîte à bétel, le plateau d'or, l'épée à la garde enguirlandée d'une couronne de jasmin, la fleur dynastique au Cambodge. Haut de taille, large d'épaules, son buste solide cambré dans la veste de soie, le « sampot » court laissant apercevoir des mollets rebondis,

en tout opposés aux tibias frêles de Norodom, l'Obbarach se courbait devant ce vieillard décrépît qui était son frère, s'agenouillait, en attendant un signe, frappait le sol de sa tête puissante où de drus cheveux noirs commençaient à blanchir, et seul, au milieu des ministres et des mandarins, il obtenait le



L'ENTRÉE DU PALAIS ROYAL DE PNOM-PENH AVEC LES ÉLÉPHANTS ROYAUX ALIGNÉS.

D'après une photographie.



LA PAGODE DE PNOM-PENH.

D'après une photographie.

mot qui l'autorisait à s'asseoir en face du potentat.

Rien ne peut nous donner, en Europe, l'idée de la puissance d'un roi asiatique. S'il est le père, il est aussi le souverain absolu de son peuple, le maître des existences. Toute vie lui appartient, et il peut la supprimer, même par caprice, sans rencontrer la moindre opposition chez ses tremblants sujets. Comme l'incarnation d'un dieu, il est admiré dans tous ses actes et adoré avec ferveur par toute une nation. Nul ne songerait à refuser au monarque ses biens les plus précieux et la vie des personnes qui lui sont le plus chères. Il y a de cela peu d'années, lever les yeux sur le roi était un crime de lèse-majesté, puni de mort; encore maintenant, on ne peut le toucher. Le cas de danger pressant ne serait pas une excuse, et celui qui s'avancerait jusqu'à saisir la personne royale, pour l'empêcher de se noyer, par exemple, le ferait aux dépens de sa vie. Les plus hauts fonctionnaires doivent se traîner sur les genoux pour aller vers le souverain ou en passant devant la partie du palais qui abrite sa présence auguste et redoutable, et ils restent prosternés devant le roi aussi longtemps qu'ils sont admis à l'approcher.

Cet abus de la puissance explique, en partie, la mentalité spéciale de Norodom, que n'effleura jamais la pensée d'épargner une vie; qui exécutait, sans sourcilier, les projets les plus extravagants ou les plus féroces; voilà pourquoi, lorsqu'il fut le plus faible et obligé d'accepter la loi d'un plus fort, quand la présence d'Européens apporta, dans son existence, des bouleversements qui lui paraissaient monstrueux et dressa devant lui des impossibilités qui lui semblaient un crime, il chercha l'oubli dans l'opium.

Depuis l'annonce de cette mort qui a ramené l'attention sur le Cambodge, chacun connaît maintenant les événements principaux de la vie de Norodom.

Il naquit en 1835, et fut envoyé dès l'âge de treize ans à la cour du Siam. Il passa vingt ans chez les anciens maîtres du Cambodge, et il leur garda ensuite une admiration où entraît la sympathie secrète comme la terreur.

Il était le fils aîné du roi Ong Duang, et il succéda à son père, non sans luttes, car son frère cadet, Si Votha, essaya de lui disputer la puissance, les armes à la main. Norodom, d'abord vaincu, se rapprocha du Siam, qui, moyennant la cession de deux provinces, le replaça sur le trône du Cambodge. C'était en 1862. La France, nouvelle et souveraine maîtresse de la Cochinchine, intervint. Le 11 août 1863, Norodom signait un traité par lequel il reconnaissait notre protectorat. Malgré ses efforts pour se rapprocher du Siam et lui donner la prépondérance, il dut se plier à notre souveraineté.

En 1877, l'administration, les finances, la justice étaient réorganisées au Cambodge, sous

l'inspiration française; l'abolition de l'esclavage était préparée. En 1884, l'administration française s'établissait enfin complètement dans le pays. Norodom, entouré d'honneurs et de prestige, n'avait plus l'usage du pouvoir absolu que dans l'intérieur de son palais. Il est vrai que ce palais est immense. C'est dans ce cadre qu'il fallait voir le monarque asiatique, pour se faire une juste image de cette majesté sur son déclin.

La résidence royale se trouve placée à Pnom-penh, la capitale du Cambodge, non loin du large Mékong, « le père des fleuves ». Un mur blanc à créneaux enserre les bâtiments du palais. Les toits dorés d'une pagode, les clochetons de quatre pagodins, des pnomns de pierre (pyramides pleines), des sommets d'édifices cambodgiens et européens dépassent cette muraille. De larges portes sont percées dans le mur blanc, contre lequel s'appuie une maison européenne, le Trésor royal, la « Monnaie » de Pnom-penh.

Devant cette étendue et à l'aspect des nombreuses habitations qui s'y groupent, l'imagination ferait volontiers du palais royal de Pnom-penh le séjour des surprises et des merveilles, une des résidences enchantées des *Mille et une Nuits*. En réalité, il n'en est rien, et ce palais, qui abrite un monde de fonctionnaires et de serviteurs, où les orfèvres du roi enchâssent, tout le long du jour, les pierres précieuses, où les prêtres, dans leurs pagodes et dans leur bonzerie, s'agenouillent et prient du matin au soir, où les miliciens cambodgiens, béret bleu, jambières foncées surmontant leurs pieds nus, semblables à d'exotiques chasseurs alpins, montent devant les portes les factions les plus fantaisistes, où quatre cents femmes vivent avec une innombrable suite de domestiques, ce palais si peuplé, si riche d'aspect, ne diffère pas des plus pauvres villages cambodgiens. Le climat destructeur et l'incurie des indigènes ont fait ici leur œuvre entière; les parties de cet ensemble paraissent uniformément vieilles, tous les détails en sont abîmés par le temps et la saleté, dénaturés par le manque de soins.

De vastes cours où l'herbe pousse, des jardins négligés, de sales ruelles, séparent les unes des autres les diverses constructions.

La grande pagode, que l'on aperçoit de loin, a été assez récemment édiflée par Norodom. C'est cette pagode qu'il avait l'intention de paver en piastres. On préparait pour le parquet une plaque d'argent fondue avec 30 000 dollars, et il était à penser que, sous la poussière des pieds nus et les taches de bétel, l'ornement, d'un goût si barbare, deviendrait bientôt méconnaissable.

Voici la salle de danse, qui est une maison de bois cambodgienne placée près de la salle du trône; un pavillon de fer, qui figura à l'Exposition de 1867 et dont Napoléon III fit cadeau au roi du Cambodge. Des Sèvres ternis s'y dressent parmi un mobilier Louis XIV, dont les meubles n'ont pas été remués depuis les temps lointains où on les mit en place. Au-devant, s'étale un parterre aux allées herbeuses. Des réverbères brisés s'y montrent aux angles des chemins, et l'Amour de bronze le plus bouffi, tenant une amphore dont l'eau ne coule plus, évoque vainement, dans ce cadre exotique et parmi les lourds effluves de la flore tropicale, des souvenirs qui ne semblent pas à leur place.

Une petite pagode, dans laquelle se trouve l'urne qui contient le corps de la reine-mère, s'élève près de la première maison que fit construire le roi lors de son avènement.

La salle du trône occupe à elle seule un bâtiment séparé. C'est une grande pièce rectangulaire, soutenue par une double rangée de colonnes en bois précieux. Celles-ci sont coloriées de bleu et or; des miroirs éteints y sont accrochés, de gigantesques N peints les décorent; des lustres de cristal pendent dans toute la longueur de la salle. Une quantité de fenêtres s'ouvrent de chaque côté, mais avec difficulté, car elles sont à demi pourries; des consoles supportent des bronzes affreux, ainsi que des vieilleries informes sous leur couche de crasse. Un écran en étoffe déteinte et déchirée barre l'entrée principale. Le parquet est crevé par places. Une senteur faite de l'odeur des chauves-souris, des cancrelas, de la moisissure, vous serre la gorge dès les premiers pas. Dans le fond, se dresse le trône. Il est composé de deux parties: le socle, rectangulaire; le siège, dont le dossier se termine en pyramide effilée. Le tout est en laque d'or ciselée, fouillée, recouverte de verroteries et de pierreries. L'ensemble est lourd, éclatant, majestueux, beau dans son genre. On dirait l'autel éblouissant que les boudhas vénérés occupent dans les pagodes, et l'effet doit être grandiose lorsque le Maître des existences domine de là-haut, dans l'impassibilité et le silence, l'agenouillement de ses sujets.

Ce souverain absolu, qui exerçait dans cette enceinte réservée, de la façon la plus sauvage parfois, les droits de la plus impitoyable justice, ce monarque fastueux qui pavait d'argent le sol de sa pagode, qui portait sur lui des trésors de pierreries,

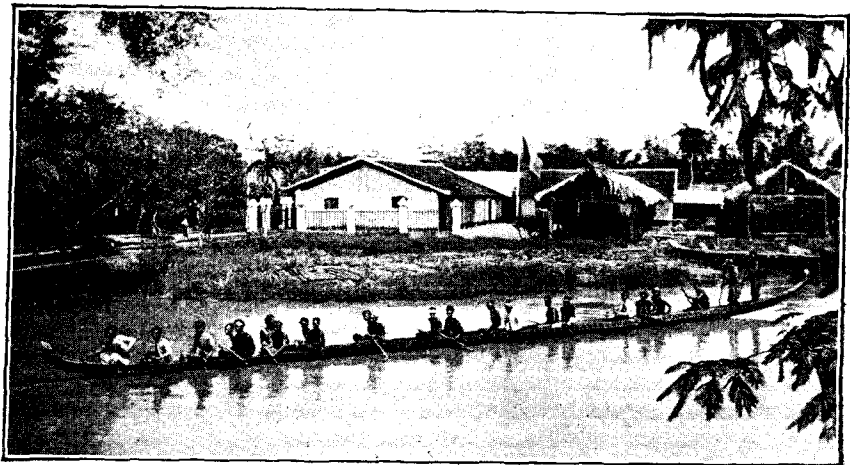
qui, tous les matins, mettait une nouvelle ceinture d'or, et dont les favorites trop jeunes et trop délicates pliaient souvent sous le poids des bijoux, habitait, quand je le vis, une étroite et pauvre maison de bois, qui paraissait aussi inconfortable que sale. A peine, sous les vérandahs, quelques vases de fleurs chétives, quelques nattes usées et déteintes. Comme défense, — pour ce maître qui, sur le plus léger soupçon, aurait emprisonné et tué ses proches, — un soldat tagal se promenait devant la porte, le fusil négligemment posé sur l'épaule et la cigarette aux lèvres.

Telle était la note exacte, et qui me parut typique, de cette existence royale, si peu semblable à celles que nous voyons se dérouler en Europe, entre les prescriptions du plus méticuleux protocole.

Le quartier des femmes occupe une immense étendue dans le palais. Les favorites et les premières épouses ont des habitations distinctes; les autres vivent en phalanstères.

C'est le peuple le plus drôle et le plus amusant à voir. Presque toutes vêtues de jaune, qui est la couleur royale, elles ont le buste recouvert d'une écharpe, un sampot de soie bouffé autour de leurs jambes; leurs cheveux sont uniformément taillés en brosse, et cette coiffure masculine les enlaidit.

La plupart sont couvertes de bijoux: pendants d'oreille, bagues, bracelets et lourds colliers en grosses perles de filigrane d'or, qui supportent des médaillons larges. Sur leur peau jaune, quelques-unes ont jeté des gouttelettes de lait de chaux; c'est une mode qui fournit ainsi en même temps et grains de beauté et poudre de riz. Ce sont des Cambodgiennes, des Annamites, des métisses, quelques Indiennes et même des Chinoises. Lorsque je pus les voir, leur grand troupeau rieur s'apprivoisa peu à peu, me montra ses bijoux, ouvrit les boîtes que portaient les suivantes et qui renfermaient les plus hétéroclites objets. Au milieu de tout ce monde, couraient des enfants nus ou à peine vêtus d'une veste courte, mais tous avaient au-dessus du front le petit chignon de tresses entouré d'une guirlande de jasmin et traversé d'une épingle de pierreries, qui désigne les princes royaux et les fils de grands mandarins.



PIROGUE CAMBODGIENNE.

D'après une photographie.

Il y avait alors, parmi ces quatre cents femmes du roi, des petites filles à peine nubiles, des jeunes femmes dans toute la force de l'âge et des vieilles décrépites et hideuses. Celles-ci étaient les épouses du premier rang, celles qui dataient de la jeunesse du roi et venaient de loin, par conséquent.

L'une de ces premières femmes, qui a été un personnage distingué à la cour, ne consentit à me recevoir dans le pavillon qu'elle habitait, qu'après quelques pourparlers. Je me trouvai en présence d'une femme bien conservée, grande, de proportions parfaites, sans un bijou sur elle.

Une autre de ces premières épouses, grosse et toute ronde, m'admit sans difficultés dans sa maison abritée par des bananiers. Elle riait très fort en me demandant mon âge, — ce qui est le comble de la politesse là-bas; — des fils blancs rayaient sa rude tignasse, et son ventre jaune, rebondissant, apparaissait nu sous l'écharpe.

Dans ce harem, le souverain maître promenait ses fantaisies. On raconte qu'étant jeune, il en avait beaucoup, et des jalousies féroces. Des exécutions atroces se sont déroulées dans ce palais où il pouvait tout : femmes condamnées à la « mort lente », piétinées par des éléphants dressés à ne leur broyer la tête qu'en dernier lieu. L'on parle aussi de la marque au fer rouge, — une date, — qui était appliquée sur le corps de ces malheureuses quand elles quittaient la couche royale, afin d'établir sur des bases certaines les nombreuses paternités du monarque.

La princesse royale, la fille aînée de Norodom, qui ressemblait tout à fait à un petit homme sec et rabougri, vêtue d'écharpes et de sampots de soie noire, couverte de bijoux et répandant de toute sa petite personne une pénétrante odeur de santal, me conduisit à la pagode où repose, depuis des années, le corps de la reine-mère.

Ce corps, embaumé et désarticulé, était accroupi dans une espèce de jarre en orfèvrerie, que l'on avait déposée au point culminant d'un autel très élevé. Des bonzes priaient, jour et nuit, autour de la momie royale, et quand les horoscopes auraient désigné, l'heure propice, on devait transporter l'urne précieuse dans une pagode de bambous et de paillottes, déjà élevée sur l'une des places de Pnom-penh. Du même coup, le corps et la pagode seraient brûlés; les cendres, soigneusement recueillies, seraient transportées, sous la conduite du roi lui-même, à la ville sainte d'Oudong, où se trouvent les tombes de la dynastie.

Il y a peu de temps qu'a eu lieu la crémation de la reine-mère.

Et voici que la mort, visitant de nouveau le palais de Pnom-penh, les cérémonies rituelles ont recommencé à se dérouler dans cette enceinte!

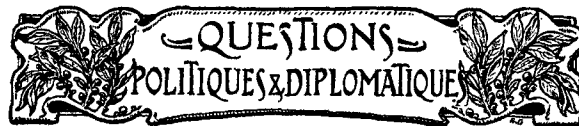
A peine le roi avait-il expiré, le dimanche 24 avril à cinq heures du soir, que la remise de son corps, tout d'abord recouvert d'un linceul tissé de fils d'or, fut solennellement faite aux Bakous. Ceux-ci sont les descendants des brahmanes qui régnèrent au Cambodge, sous la dynastie des Kmers. Puis, le Conseil des ministres, présidé par notre résident supérieur, désigna enfin l'Obbarach, comme successeur de son frère. Mais l'Obbarach ne règne qu'à titre intérimaire, car son couronnement n'aura lieu qu'après la créma-

tion du roi défunt. Terme éloigné, sans aucun doute.

Tandis que les prêtres frappaient leurs cloches de bronze et que les princes et les femmes du harem se prosternaient, le corps de Norodom, embaumé, habillé de vêtements en fils d'or, le visage couvert d'un masque d'or enrichi de pierreries, couronné du « pnom » (l'antique diadème), chaussé de babouches d'or, était placé dans l'urne de vermeil et d'orfèvrerie. Suivant les rites, on l'y mit à genoux, les bras ramenés sur la poitrine, les mains jointes. Le précieux récipient fut ensuite, comme pour la reine-mère, transporté dans une salle du palais transformée en chapelle ardente, et, de nouveau, on élève une haute pagode de paillottes qui rappellera le mont Méron des bouddhistes, la montagne sacrée sur laquelle devaient être brûlés les rois Kmers.

Il n'est pas téméraire de penser que des plans défectueux amèneront, parfois, la chute de l'édifice; ou encore des cyclones l'ébranleront, les horoscopes favorables se feront attendre. Et le corps du roi n'est pas près de quitter la capitale pour aller reposer — cendres légères — dans la ville sainte d'Oudong.

M.



Où en sont les Expéditions coloniales de l'Allemagne et de l'Angleterre?

Les expéditions coloniales de l'Allemagne et de l'Angleterre, en Afrique, pour la première de ces deux puissances, en Asie et en Afrique pour la seconde, ne paraissent pas être conduites avec une bien grande rapidité; les combats et les conciliabules se succèdent sans amener d'appréciable résultat.

Au Damaraland, la nomination du général de Trotha, en remplacement du colonel Leutwein, n'a pas apporté grand changement dans la situation respective des troupes en présence.

Au Tibet, une délégation du Dalai-Lama a été reçue par le colonel Younghusband. Celui-ci, comme préliminaires aux négociations, a exigé l'évacuation de la forteresse de Gyang-tsé, et les Tibétains ont demandé à réfléchir. Les Anglais, il est vrai, ne leur en ont guère laissé le temps et, passant des négociations à des mesures plus efficaces, ils se sont mis à bombarder la citadelle qui a fini par se rendre à merci.

La prise de Gyang-tsé marquera peut-être une étape importante dans la marche sur Lhassa — à moins d'être le simple épisode d'une lutte interminable.

Au Somaliland, les affaires semblent mal marcher. Le Mullah se trouve au sud du Nogal, avec 2 000 fusils, 5 000 hommes, de nombreux moyens de transport et de grandes quantités de munitions.

Les tribus voisines s'agitent et se disposent à faire cause commune avec le Mullah.

Que d'existences humaines, de temps et d'argent seront encore sacrifiés avant que soient atteints les trois buts proposés!